

—Eh bien, je m'arrête ; mais n'oubliez pas ce que je viens de dire ; que mes paroles relèvent votre courage, s'il était un jour abattu, et éloignent de vous toutes pensées attristantes qui pourraient troubler la sérénité de votre âme.

Emilienne, fort troublée, ne comprit point toute la portée de ces bonnes paroles de la grand'mère ; elle sentit ce qu'elles avaient de vraiment maternel, mais ne put deviner toutes les promesses qu'elles contenaient.

Lucien ne s'y trompa point, lui, il ne dit rien, mais il adressa à Mme Villarceau un regard qui exprimait la plus vive reconnaissance.

La vieille dame eut un fin sourire.

Passant à un autre sujet de conversation, elle parla à Emilienne de son travail, de l'emploi de ses dimanches et jours de fête, trouva que la jeune fille avait raison de ne pas prendre d'ouvrières, attendu qu'elle n'avait pas besoin d'augmenter sa clientèle. Cependant elle demanda à Emilienne s'il lui était encore venu de nouvelles clientes.

—Oui, madame, deux, et c'est pour elles que je travaille en ce moment, répondit la jeune fille.

Mme Villarceau examina la pièce de dentelle que l'ouvrière avait sur ses genoux.

—Elle est fort belle et très riche cette dentelle d'Alençon, dit-elle.

—Oui, madame, et sa réparation réclame toute mon attention.

—Et toute votre habileté ; votre travail est vraiment merveilleux, ma mignonne, vos doigts sont ceux d'une fée. En vérité, vous faites là un travail de patience.

—Oui, c'est long ; je travaille à cette dentelle depuis huit jours et je ne pense pas pouvoir achever sa réparation avant quinze jours.

—Comment appelez-vous vos deux nouvelles clientes ?

—L'une est Mme de Vauclair.

—La femme du général de Vauclair ?

—Oui, madame.

—Je l'ai connue autrefois ; elle n'est plus jeune aujourd'hui, comme moi elle a vieilli ; cependant, autant que je puis me rappeler, elle doit être de six ans moins âgée que moi.

—Mon autre nouvelle cliente, est la nièce de Mme la générale de Vauclair.

—Elle se nomme ?

—Mme Pierson ; elle est veuve d'un chef de bataillon du génie, m'a dit Mme de Vauclair. Ces deux nouvelles clientes me sont venues par Mme la comtesse de Brenne, à laquelle Mme Villarceau, ma protectrice, a bien voulu me recommander il y a quelques mois.

—A leur tour, satisfaites de votre travail, Mme de Vauclair et Mme Pierson vous recommanderont à d'autres personnes.

—Je l'espère, madame. Il faut que ce soit ainsi pour que je ne manque pas d'ouvrage.

Mme Villarceau se leva.

—Allons, dit elle, je constate avec satisfaction que tout est bien ici, et je suis heureuse, très heureuse d'être venue voir aujourd'hui, ma chère petite. S'adressant à son petit-fils.

—Lucien, dit-elle je n'ai pas à faire d'autres visites, veux-tu me donner le plaisir de revenir à Passy avec moi ?

—Oui, bonne maman.

—Alors je t'emmène.

Mme Villarceau embrassa affectueusement Emilienne, puis s'approcha de la cheminée, ayant l'air d'admirer une douzaine de roses achetées le matin et placées dans un vase ; cela pour donner à Lucien le temps de serrer la main de la jeune fille et de lui dire à voix basse :

—Confiance et espoir !

Mme Villarceau se retourna.

—Je suis à vous, bonne maman, dit Lucien.

Emilienne les accompagna jusque sur le palier.

—Au revoir, ma mignonne, et à bientôt, dit la grand'mère.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard expressif.

Lucien s'en allait radieux, mais Emilienne avait la tristesse dans l'âme. C'était vrai, les bonnes paroles de Mme Villarceau l'avaient rendue confuse ; ce n'était pas aussi, peut-être, le rouge de la honte qui était monté à son front ?

Elle se disait qu'elle venait de tromper cette excellente femme, qu'elle avait joué devant Mme Villarceau un rôle indigne d'elle. Allait-elle donc être forcée de dissimuler sans cesse, elle dont les yeux et la bouche n'avaient jamais su mentir ? Oh ! tromper ses bienfaiteurs, avoir pour eux des paroles menteuses, mettre un masque sur son visage ! Non, non, elle ne le pourrait pas, c'était impossible. Toutes ses craintes lui revenaient, elle se sentait bouleversée dans tout son être.

Mon Dieu ! pourquoi Lucien l'avait-il aimée ? Avant, quand elle avait le cœur libre, la conscience tranquille, elle était si heureuse ! Et maintenant elle n'avait pas assez de reproches à s'adresser. Dans son honnêteté farouche, elle voulait se trouver coupable ; elle avait trahi la confiance de ses bienfaiteurs, elle payait d'ingratitude cette affection qu'ils lui avaient tous témoignée.

Confiance et espoir ! lui avait dit et répété Lucien. En quoi pouvait-elle avoir confiance, quand elle ne voyait rien à espérer ?

Ah ! malgré tout ce qu'il avait pu dire, Lucien ne les avait pas chassés, ces noirs fantômes que créait son imagination et qui hantaient son cerveau.

Elle était rentrée dans sa chambre, y trouvant pour la première fois un grand vide. C'est là qu'elle allait vivre désormais seule, condamnée à une solitude qui sans doute, convenait à ses goûts, mais n'était pas de son âge. Car elle en prenait la résolution, en faisant le serment, on ne la verrait plus à l'hôtel Villarceau, où elle n'avait plus le droit de se présenter.

Elle s'était arrêtée devant la cheminée ; elle se baissa machinalement

pour respirer le parfum des roses qui, fraîches et belles de couleurs comme au printemps, semblaient lui sourire.

En se redressant elle se vit dans la glace.

Un pli plein d'amertume se dessina sur ses lèvres, à ce moment décolorées.

—Oui, murmura-t-elle, pour mon malheur je suis jeune et belle.

Elle laissa échapper un profond soupir.

—Ainsi, reprit-elle tristement, pour quelques-unes, les pauvres filles comme moi, la beauté est un don fatal ! Ma jeunesse et ma beauté, je les maudis !

Elle eut comme un geste de désespoir et s'écria :

—Ah ! je voudrais être laide !

—Emilienne, vous êtes folle ! lui dit Mme Martinet, qui venait d'entrer.

La jeune fille jeta sur la bonne Catherine un regard désolé, baissa la tête et reprit son ouvrage.

Mais elle était comme écrasée sous le poids de ses pensées et ces jolis doigts de fée, dont avait parlé Mme Villarceau, n'avaient pas leur agilité habituelle.

Elle travaillait cependant, févreuse, se disant que son unique refuge était dans le travail.

Pauvre Emilienne, elle ne se doutait guère qu'à ce moment elle travaillait pour sa grand'mère maternelle !

* *

Le coupé de Mme Villarceau se dirigeait rapidement vers Passy.

La grand'mère, heureuse d'avoir son petit-fils à côté d'elle, s'était mise à lui parler, passant d'une chose à une autre ; elle cherchait à intéresser Lucien afin de l'empêcher de s'absorber dans ses pensées. A vrai dire, le jeune ingénieur écoutait distraitement, assez indifférent aux petites histoires mondaines que racontait la vieille dame.

Certes, son oreille aurait été autrement attentive, si Mme Villarceau eût parlé d'Emilienne ; mais pendant tout le trajet, avec intention sans doute, elle ne fit aucune allusion à la jeune fille.

—Et cependant, se disait Lucien, je le sens, je le devine, elle a quelque chose à me dire au sujet d'Emilienne.

Ils arrivèrent. La voiture s'étant arrêtée devant le perron de l'hôtel, le jeune homme sauta lentement à terre et tendit sa main à Mme Villarceau pour l'aider à descendre.

—Lucien, dit la grand'mère, je désire causer quelques instants avec toi ; nous en avons tout le temps ; ton père est à sa clinique où ta mère doit venir le prendre, en passant, et ils ne rentreront pas avant sept heures.

Ils montèrent dans les appartements et Mme Villarceau fit entrer le jeune homme dans son petit salon. Après s'être débarrassée de son manteau et de son chapeau, qu'elle remit à sa femme de chambre, la grand'mère s'assit dans un fauteuil et fit signe à Lucien de s'asseoir en face d'elle.

—Mon cher enfant, dit-elle, je n'ai pas été beaucoup surprise en te trouvant tantôt chez Emilienne ; car c'est en pensant que je te rencontrerais là que je me suis décidée à faire aujourd'hui une visite à ma protégée ; je n'en étais pas absolument sûre, cependant ; mais toute la semaine tu as été préoccupé, agité, comme inquiet ; je t'ai observé et à certaines paroles qui te sont échappées, j'ai deviné ton intention ; enfin ce matin, quand j'ai appris que tu n'irais pas à ton ministère cette après-midi, je me suis dit : " Il ira voir Emilienne. Je ne m'étais pas trompée."

—Et bonne-maman a voulu nous surprendre.

—J'aurais voulu arriver assez tôt pour arrêter sur tes lèvres les paroles que tu as fait entendre à Emilienne. Je ne sais pas tout ce que tu as pu lui dire, mais je m'en doute. Quand je suis entrée, vous étiez très émus l'un et l'autre ; la pauvre petite était tellement troublée qu'elle ne savait que dire et cublait de m'embrasser.

Lucien, pour longtemps peut-être, oh ! je ne dis pas pour toujours, tu as troublé la douce tranquillité d'Emilienne.

—Oh ! grand'mère !

—Cette jeune fille est une sensitive et elle est douée d'une délicatesse qui lui fait tout exagérer ; elle a peur de tout et d'elle-même. Sans le savoir et certainement aussi sans le vouloir, tu as mis en elle des inquiétudes, tu as porté le trouble dans son âme.

—Mon Dieu ! que dites-vous ?

—Ce qui est. Enfin, on ne peut éviter ce qui doit fatalement arriver. Ce que je n'ai pu empêcher aujourd'hui serait arrivé demain ou un autre jour.

—Mais que pensez vous donc ?

—Rien qui puisse diminuer ma confiance en vous deux ; rien qui puisse altérer mon affection pour toi et porter atteinte à la sagesse, à la vertu de cette jeune fille ; car je te connais, Lucien, et je connais aussi Emilienne. Tu es incapable de ne pas respecter cette enfant, qui est sous ma protection, et elle est incapable de manquer à un seul de ses devoirs.

Lucien, tu aimes Emilienne depuis un an.

—Depuis plus longtemps, bonne-maman.

—Qu'as-tu fait pour te guérir de ton amour ?

—Tout ce qu'il m'était possible de faire.

—Oh !

—N'en doutez pas ! Mais l'amour s'était si bien emparé de mon cœur, de mon être tout entier, que la lutte était impossible ; il a été plus fort que ma volonté, plus fort que mon raisonnement, plus fort que tout. Alors j'ai compris que je ne pouvais avoir le bonheur sans Emilienne, j'ai compris qu'elle était toute ma vie, que c'était elle qui ensoleillait mon avenir.

Mme Villarceau hochait la tête.